

Chico Trujillo, ambassadeur de la fiesta chilienne

La bande de musiciens, stars de la cumbia, est en tournée en France

MUSIQUE DU MONDE

Chaque automne, à Marseille, la Fiesta des Suds envisage la fête sous toutes les coutures. Tout en participant le mélange des genres, elle invite le ban et l'arrière-ban des groupes qui érigent en principe le lâcher prise, l'énergie scénique inspirant au public un désir irrésistible de danser ou s'agiter.

Pour sa 24^e édition (du 14 et 17 octobre), l'événement marseillais ne déroge pas à ses habitudes et convoque une ribambelle d'« ambassadeurs ». Le 16 octobre, elle reçoit Chico Trujillo, le nec plus ultra de la cumbia chilienne, une petite bande ultra-tonique qui, non contente d'être star au Chili, peut revendiquer le titre d'ambassadeur le plus actif du genre, auquel il mélange rock, ska, et diverses saveurs épicées participant à l'identité musicale du Chili ou d'autres pays d'Amérique latine (Pérou, Mexique, et bien sûr, Colombie, la terre mère de la cumbia).

Actuellement en tournée pour présenter son 7^e album, *Reina de todas las fiestas*, paru en juin, sur lequel intervient le chanteur Alvaro Henríquez, du groupe vedette de rock chilien Los Tres, Chico Trujillo se produit régulière-

ment en Europe. En France, on l'a vu déjà mettre en état de grâce festive plusieurs scènes et festivals, entre autres, cet été, les Escalas de Saint-Nazaire (Loire-Atlantique). Les membres de la communauté chilienne émigrée en France y avaient convergé en nombre pour participer à ce qui avait valeur d'événement pour elle. Les super-héros du Chili, Chico Trujillo, étaient là, mais également avec eux une flopée de musiciens venus de Valparaíso, la ville aux 40 collines, à laquelle le festival nazairien consacrait un focus cette année. Tous mélangés au public ou en bord de scène pendant la prestation échevelée des gaillards qui invitèrent certains à les rejoindre, dont les fringants papy chanteurs de mélodies sentimentales, La Isla de la fantasía.

Chico Trujillo s'est créé en 1999 à Villa Alemana, située à une trentaine de kilomètres de la deuxième ville du Chili, Valparaíso, où le poète Pablo Neruda (1904-1973) avait élu domicile à 58 ans, dans une maison perchée sur une colline, avec vue plongeante vers le Pacifique. « Valparaíso fait rêver ? Non! C'est clairement un port chaotique, mais avec toute cette magie propre aux ports, justement. Il faut y venir absolument au moins une fois dans

sa vie. Quand on arrive, en bateau, en avion, en vélo, c'est magnifique. Tu y découvres des points de vue époustouflants. Quand tu es dans les hauteurs, tu entends la musique qui vibre partout en contrebas. C'est un cœur palpitant », nous raconte avec faconde le chanteur, Aldo Asenjo « Macha », le leader de Chico Trujillo.

Humour parfois corrosif

L'office de tourisme de sa ville natale (il y a vu le jour en 1968) ne pouvait rêver meilleur relais pour vanter ses attraits. L'homme a du bagout, de la gouaille et du caractère. Persuasif *entertainer*, il n'avait pas assez du groupe punk La Floripondio, créé en 1992, dans lequel il officiait avec la même exubérante énergie. Il a donc créé avec quelques compères Chico Trujillo. Aujourd'hui, il passe de l'un à l'autre. « J'avais envie d'une autre histoire, totalement festive. *Chacun des deux groupes a son propre répertoire et l'énergie, le style, sont différents. La Floripondio est une formation plus expérimentale pour moi qui écrit les textes.* »

Si l'humour, parfois corrosif, irrique le répertoire de Chico Trujillo, en revanche peu d'engagement autre que celui pour le plaisir et la fête n'y affleure. « Mon métier, c'est musicien. Quand je me

lève, je ne fais que cela et je veux juste m'amuser. Mais quand je mets à écrire, c'est inévitable, il y a de la rage ou d'autres sentiments qui apparaissent parfois. » Des expressions et des réflexions qui vont nourrir le répertoire de La Floripondio plutôt que celui de Chico Trujillo et sa célébration de la fête érigée en attitude.

A l'origine uniquement instrumentale, jouée par les esclaves ou leurs descendants dans les ports coloniaux en Colombie, la cumbia a évolué vers une musique rurale métissée (éléments africains, indiens et espagnols) pour devenir l'un des fondamentaux de la fête version colombienne, avec le vallenato, autre style rural du cru, puis de se prolonger, voire se réinventer au Pérou, ou en Argentine, patrie de la « nueva cumbia » (la cumbia digitale ou électro), et au Mexique. Qu'est-ce qui différencie la cumbia chilienne de ses sœurs et cousins, Monsieur Aldo Asenjo? La réponse fuse dans un éclat de rire: « Quinze degrés en moins de température! » ■

PATRICK LABESSE

Reina de todas las fiestas. 1 CD Barbès Records/Differ-Ant. En concert le 16 à Marseille (0 h 30 - Fiesta des Suds), le 18 à Paris (19 h 30 - Cabaret Sauvage).

L'HISTOIRE DU JOUR La règle de quatre de La Monte Young irradie Saint-Eustache

MUSIQUE

Il sera là? Dans la file d'attente qui court le long de l'église Saint-Eustache, mercredi 14 octobre, la question est sur de nombreuses lèvres. La Monte Young, le pape du minimalisme américain, sera-t-il présent à l'occasion du concert que lui consacre le festival d'Automne à Paris, le jour de son quatre-vingtième anniversaire? Les portes s'ouvrent, le public prend place, et chacun peut constater que, de la base des piles centrales à l'arcature du fond, le rouge est mis, ou plus exactement le magenta qui constitue la *Dream Light* imaginée par Marian Zazeela pour conférer un éclairage onirique aux œuvres de son mari.

Celle programmée ce soir possède un titre long comme la nef de Saint-Eustache: *The Melodic Version (1984) of the Second Dream of the High-Tension Line Stepdown Transformer*, tirée de *The Four Dreams of China* (1962). Prévue pour un effectif instrumental fondé sur des multiples de quatre, la partition repose sur quatre notes dont la tenue longuement graduée doit engendrer un bourdonnement semblable à celui des lignes à haute tension. La version présentée à Paris associe huit trompettes munies de sournines Harmon. Les membres du Theater of Eternal Music Brass Ensemble sont disposés en rectangle parmi les spectateurs qu'ils surplombent, assis à bonne distance les uns des autres, pour pouvoir communiquer entre eux du geste ou du regard.

CERTAINS GARDENT LES YEUX FERMÉS POUR S'IMMERGER DANS UN FLUX QUI A VALEUR D'ÉVEIL SENSORIEL

A 20 h 08, la première note se glisse comme un murmure lointain dans l'espace rougeoyant. Chaque intervention des trompettistes s'apparente à une respiration fondue dans le métal. Maîtrise du timbre et de l'intensité: fuselage impeccable. Peu à peu, la note se fait plus soutenue, plus riche. Elle irradie avec sa traîne d'harmoniques et, tintinnabulant comme un microcarillon, connaît une double transcendance – acoustique et spirituelle – dans le lieu qui l'accueille.

« Grand huit » d'éternité

Étagement zen, harmonie céleste... L'illusion communautaire gagne aussi les auditeurs. Certains gardent les yeux fermés pour s'immerger dans un flux qui a valeur d'éveil sensoriel. D'autres, au contraire, s'imprègnent de visu du voyage des sons. Les intervalles ont beau varier, la musique donne l'impression de se mouvoir à partir d'un seul accord, statique en dépit des nuances infinitésimales qui répètent une destinée en quatre étapes: émission, croissance, diminution, extinction.

Au fil des minutes, les interprètes se montrent plus explicites dans le déroulement des séquences. Principalement en usant des doigts pour signifier une attaque imminente. Sémaphores exemplaires, ils ordonnent l'enchaînement des soufflets d'intensité comme un « grand huit » d'éternité, renouvelé pendant plus d'une heure jusqu'au silence. L'arrêt des sons, quoique opéré avec douceur, surprend l'auditoire. Quelques enthousiastes applaudissent. Manifestation inconsiderée que les gardiens du temple contemplatif répréhendent à haute voix. Sans doute parce qu'ils savent que, si le compositeur n'a pas fait le déplacement depuis sa *Dream House* de New York, ses sons l'ont fait pour lui. Et qu'en quelque sorte, La Monte Young est bien là! ■

PIERRE GERVASONI

Danser pour rester vivant

Nadia Beugré et Andréya Ouamba chorégraphient, chacun à sa façon, au Théâtre des Abbesses et au Tarmac, à Paris, les drames et blessures du continent africain

DANSE

La bouche pleine d'un sacpoubelle, une femme se débat dans une robe de bouteilles en plastique; sur son estrade, un dictateur africain jette un couvercle de mots comme on vomit un discours prédigéré. La première, l'Ivoirienne Nadia Beugré, danse en solo *Quartiers libres*, à

l'affiche jusqu'au 17 octobre, au Tarmac, à Paris; le second est le personnage central de *J'ai arrêté de croire au futur...*, chorégraphié par le Congolais Andréya Ouamba pour cinq danseurs et un acteur, au Théâtre des Abbesses, jusqu'au 18 octobre.

Entre les deux, dans un continent africain transpercé par les conflits, un même besoin brutal

de gueuler, de dénoncer pour rester tout simplement vivant.

Nadia Beugré porte l'héritage de la compagnie Tché Tché, basée à Abidjan, uniquement composée de femmes, dans laquelle elle dansera de 1997 à 2007, année de la mort de la fondatrice de la troupe, Béatrice Kombe. Elle décide de ne pas reprendre le flambeau et part en 2009 se former auprès de Germaine Acogny, à Dakar, puis de Mathilde Monnier, à Montpellier. « Il me fallait quitter le pays, explique-t-elle. Je ressentais le besoin d'une formation. C'est la clé de tout, et cela manque en Afrique. J'avais aussi envie de goûter à ce qui se passait ailleurs. Par ailleurs, la danseuse n'est pas respectée chez nous, elle est celle qui bouge derrière le chanteur et c'est tout. »

Un geste dur, sans concessions

Après son premier solo *Un espace vide: moi* (2008), *Quartiers libres* (2012) marque un pas. Nadia Beugré sort du rang et prend le micro. En robe lamée ultracourte, elle affirme un geste dur, sans concessions, ni précautions. « Je fais ce que je vis, ce que je vois, assène-t-elle. Je crois en l'avenir. Les femmes ne se laissent pas faire. » Dont acte. Dans *Legacy* (2014), pièce de groupe, elle relance la marche historique, en 1949, d'un groupe

d'Ivoiriennes à Bassam, près d'Abidjan, pour obtenir la libération de leurs maris emprisonnés par les forces coloniales. C'est dans cette prison, lieu hautement symbolique, que Nadia Beugré rêve d'ouvrir un espace pour la danse.

Avec *J'ai arrêté de croire au futur...*, Andréya Ouamba, installé à Dakar avec sa Compagnie 1^{re} temps créée en 2000, ouvre le feu sur la violence et la fourberie des discours dictatoriaux. Créé après plusieurs voyages dans différents pays d'Afrique, ce spectacle tendu, nerveux, où les danseurs tentent de résister au discours paternaliste du despote, ouvre un espace brûlant d'engagement très rare dans le paysage chorégraphique.

« Mon histoire est liée aux crises politiques du Congo ou soi-disant "des Congos", qui font partie de mes origines, commente Andréya Ouamba. Mais ce spectacle est aussi une réflexion sur notre système capitaliste qui n'est pas si éloigné des dictatures proches ou lointaines. Comment peut encore fonctionner en 2015 ce système qui s'enorgueillit de déséquilibrer, de rompre la cohésion des relations humaines, de mettre à bas les solidarités en surfant sur les questions d'origines, raciales, religieuses, de détruire l'environnement et de privilégier la finance... » Après *Sueur des ombres* (2011), pièce guerrière sur la question du territoire, Andréya Ouamba prend au collet le mensonge en pariant sur la rébellion des corps, pures bombes de mouvements lancées à l'attaque de toutes les impostures. ■

ROSTITA BOISSEAU

« La danseuse n'est pas respectée chez nous, elle est celle qui bouge derrière le chanteur et c'est tout »

NADIA BEUGRÉ
danseuse et chorégraphe
ivoirienne

ODEON

Théâtre de l'Europe

jusqu'au 1^{er} novembre
Odéon 6^e

IVANOV

ANTON TCHÉKHOV
LUC BONDY

Luc Bondy donne une force immense aux mots de Tchekhov. Les personnages sont incarnés par des comédiens de premier rang.

Armelle Hélot, *Le Figaro*, janvier 2015

Christiane Cohendy
Victoire Du Bois
Ariel Garcia Valdés
Laurent Gréville
Marina Hands
Yves Jacques
Yannik Landrein
Roch Leitoivici
Micha Lesort
Chantal Neuwirth
Nicolas Peduzzi
Dimitri Radochevitch
Fred Ulysse
Marie Vialle

THEATRE-ODEON.EU
01 44 85 40 40

#ivanov

2

MUSIQUE

Sanson, Chamfort et Vianney au palmarès des prix Sacem

Véronique Sanson, Christine and The Queens, Alain Chamfort et Vianney figurent parmi les lauréats des grands prix Sacem 2015 qui seront remis le 30 novembre, a annoncé mercredi 14 octobre l'organisme regroupant auteurs, compositeurs et édi-

teurs de musique.

Véronique Sanson, qui revisite cette année sur scène ses « Années américaines », reçoit le prix spécial; le grand prix de la chanson française revient à Alain Chamfort; Christine and The Queens reçoit le prix Rolf-Marbot de la chanson de l'année pour son titre *Christine*; le chanteur Vianney reçoit, lui, le prix Francis-Lemarque.

Samuel Brussell

Dis-moi qui je suis

GRASSET

Halte sur le parcours

LA BACONNIÈRE



www.brussell-express.ch

Après les *Soliloques de l'exil*, où Samuel Brussell se riat des notables du *kapital-socialisme*, du canonisé Hessel et autres « culs rusés », notre reporter part enquêter sur l'épopée sioniste, de Casablanca à Haïfa, racontée avec tendresse par sa mère, la drolatique Tispy. Il se remémore la province française réactionnaire de son enfance, puis le Paris de l'après-68, où il découvre la vie de bohème aux côtés de Raymond Queneau, Jean Eustache, Copi et de la muse Anna-Lisa...

« Samuel Brussell poursuit l'idée du bonheur. La digression est le principe de ce stylist. Ses livres érudits sont des catalogues de reflets. » Vincent Roy, *Le Monde*.

« Cet anarchiste tory est l'un de ces bienfaiteurs discrets qui entretiennent l'univers et leurs lecteurs en état de liesse et d'apesanteur. On devrait le décréter d'utilité publique. » B. DE CESSOLE, *Valeurs actuelles*.